

LE PRIX À PAYER



ANNA BIKONT

# LE PRIX À PAYER

*À la recherche d'enfants juifs en Pologne  
après la guerre*

*Traduit du polonais  
par Charles Zaremba*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Cena. W poszukiwaniu żydowskich dzieci po wojnie*  
(publié par Czarne, Wołowiec, 2022).

© Anna Bikont, 2022

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2025  
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88983-085-5

## Introduction

Deux cahiers de seize pages à carreaux, de format A5. Une inscription pâlie sur la couverture cartonnée gris-bleu : « Rappports de mission de L. Majzels à la recherche des enfants se trouvant aux mains de Polonais ».

D'une écriture calligraphique, Leib Majzels note ses heures de départ, d'arrivée, s'il a trouvé l'enfant et à quel prix il est possible de l'acheter.

L'acheteur, c'est le peuple juif.

Majzels représente l'une de ses institutions, le Comité central des Juifs de Pologne, le CKŻP [*Centralny Komitet Żydów w Polsce*]. J'emploierai le terme de Comité, je n'aime pas les sigles. Le siège du Comité se trouvait à Varsovie, les sections locales étaient réparties dans tout le pays.

Majzels a reçu ces cahiers au bureau du Comité, rue Sienna, à Varsovie, en même temps que sa première mission. De mai 1947 à août 1948, il fait vingt-huit déplacements à la recherche de cinquante-deux enfants.

Les informations concernant leur lieu de résidence proviennent soit de leurs familles à l'étranger, soit des comités juifs locaux qui connaissent la situation sur le terrain. Parfois, ce n'est qu'un indice. Il arrive qu'en cherchant un enfant, Majzels apprenne l'existence d'un autre. Les enfants repris aux familles polonaises sont placés dans des orphelinats juifs,

rarement chez un proche parent, parce que les proches parents ont rarement survécu.

Soixante-dix ans après, je suis partie sur les traces de Majzels.

## Chapitre 1

### Avant que Leib Majzels n'entame son périple – les enfants juifs dans l'immédiat après-guerre

#### 1

Les premiers enfants qui furent confiés aux soins du Comité avaient été retrouvés par des soldats de l'Armée rouge, lors de la libération du camp de Majdanek : dix-neuf filles et garçons que les Allemands n'avaient pas eu le temps de gazer<sup>1a</sup>. Dès fin août 1944, il y avait à Lublin deux cents enfants rescapés et mille deux cents adultes. Errant d'un endroit à l'autre, ils trouvaient des abris de fortune : des maisons en ruine, un moulin désaffecté qui avaient appartenu à des Juifs avant la guerre, des refuges de la Croix-Rouge polonaise<sup>2</sup>.

Le Comité de Lublin fut créé à l'été 1944, immédiatement après que les Soviétiques y eurent installé les nouvelles autorités\*. Les comités locaux s'organisaient au fur et à mesure du

---

a Les notes de l'autrice sont signalées par des astérisques qui renvoient en bas de page, ou par des chiffres qui renvoient en fin de volume. Les notes du traducteur, en bas de pages, sont signalées par des lettres.

\* Les Russes placèrent à la tête du Comité Emil Sommerstein, qu'ils avaient fait venir d'Union soviétique. Ce militant sioniste d'avant-guerre qui purgeait en Russie une peine de huit ans de camp, ancien député à la Diète polonaise, était censé apporter de la crédibilité aux nouvelles autorités. Il avait accepté cette fonction après avoir eu la promesse que les Juifs polonais qui s'étaient retrouvés en URSS seraient rapatriés. Le CKŻP fut créé par le ministère de l'Administration publique, et ses membres furent mandatés par les différents



Les enfants de l'orphelinat juif de Lublin, 1945.

retrait des Allemands<sup>3</sup>. « Durant les premiers mois et semaines qui suivirent la Libération, les comités juifs jouèrent un rôle central dans la vie des rescapés. Ils constituaient un point de référence pour tous ceux qui revenaient des camps ou quittaient leur cachette, ils leur assuraient un toit, une première aide matérielle et un minimum de sentiment de sécurité », écrit l'historienne Natalia Aleksiu<sup>4</sup>. En tout, deux cent trente-cinq

---

partis politiques. Le Comité comprenait des représentants de la plupart des partis juifs. Le premier conseil d'administration du Comité se composait de sept militants sionistes, trois communistes, trois membres du Bund et deux indépendants. Les sionistes révisionnistes, parti de droite non légalisé, ainsi que les orthodoxes d'Agoudat n'entrèrent pas au Comité (David Engel, « The Reconstruction of Jewish Communal Institutions in Postwar Poland. The Origins of the Central Committee of Polish Jews, 1944-1945 », in *East European Politics and Societies*, 1966, vol. 10, n° 1 ; Michał Szulkin, « Sprawozdania z działalności Referatu dla spraw Pomocy Ludności Żydowskiej przy prezydium PKWN » [Les rapports sur l'activité du Bureau chargé de l'aide à la population juive auprès du Comité polonais de libération nationale], *Biuletyn ŻIH*, 1971, n° 3.)



sections se constituèrent, sous l'autorité du siège qui quitta rapidement Lublin pour Łódź, puis Varsovie.

En août 1944, le Comité s'installa dans un immeuble en ruine, l'ancienne Maison du peuple Isaac-Leib-Peretz, située rue Lubartowska, l'une des principales artères du quartier juif de Lublin avant la guerre.

« Trente à quarante personnes pareilles à des animaux blessés sont logées dans une seule pièce<sup>5</sup> », nota quelqu'un. Ils réussirent à obtenir du bois pour fabriquer des châlits, mais n'avaient nul moyen de le transporter. Ils eurent l'autorisation d'affréter un wagon, mais la question s'enlisa. La plupart des gens, dont des femmes et des enfants, durent dormir par terre<sup>6</sup>. Le Bureau chargé de l'aide à la population juive demanda aux autorités l'attribution de vêtements de l'ancien dépôt de la Gestapo « où se [trouvait] une importante quantité d'objets ayant appartenu aux Juifs<sup>7</sup> ». Ils reçurent des sous-vêtements apportés du camp de Majdanek, mais seulement pour les femmes<sup>8</sup>. Finalement, le Comité obtint deux pièces supplémentaires avec une cuisine et il y établit un orphelinat pour cinquante enfants<sup>9</sup>.

« Sur les territoires libérés en 1944, il y avait dix mille Juifs, population terrifiée, épuisée, sans abri, écrit l'historien David Engels. Ils quittaient leurs cachettes, les abris souterrains, les forêts, ils revenaient des camps. Ils n'avaient pas de chaussures, pas de vêtements qui ne soient pas déchirés, pas de toit au-dessus de leur tête<sup>10</sup>. » « La question la plus urgente, tant pour Lublin que pour la province, reste celle des vêtements, des chaussures et surtout du linge de corps, et de ce point de vue, nous sommes pour l'instant impuissants<sup>11</sup> », disait un rapport du Comité. Les Juifs ne pouvaient pas retourner dans leurs appartements, réoccupés depuis longtemps. Quand ils s'y présentaient, ils étaient souvent menacés de mort, parfois assassinés. Les autorités venaient en aide aux Juifs, mais pas au point de remettre aux rescapés les propriétés des communautés juives d'avant-guerre, alors que ces derniers le demandaient afin d'y installer des orphelinats, des écoles, des centres sociaux.

## 2

Il n'y avait presque pas d'enfants parmi les survivants, ni d'ailleurs de personnes âgées<sup>12</sup>. On estime qu'à peine cinq

mille enfants juifs ont survécu à l'occupation allemande. Cinq mille sur près d'un million avant la guerre<sup>13</sup>. Ils s'étaient cachés dans des familles polonaises et des couvents, avaient erré d'un village à l'autre en se faisant passer pour des journaliers agricoles, ou avaient été sauvés *in extremis* d'un camp d'extermination.

La plupart étaient en état d'épuisement physique et mental. Selon une directive du Comité, il fallait les « dépister pour la blennorrhagie, les maladies cutanées transmissibles (teigne, gale, abcès, syphilis secondaire), ainsi que pour les maladies oculaires (trachome)<sup>14</sup> ».

Parmi les enfants de quatorze ans et moins pris en charge par les comités :

- 90 % étaient rachitiques,
- de 50 à 60 % étaient atteints de tuberculose active,
- 50 % souffraient de maladies dues à la faim et à la dénutrition, c'est-à-dire d'avitaminose combinée,
- 10 % avaient des œdèmes faméliques avec anémie,
- 5 ou 6 % avaient des maladies vénériennes,
- 25 % manifestaient « une arriération mentale, des complexes et des troubles anxieux ».

À titre de comparaison, seul un pour cent des Juifs adultes relevait cette dernière catégorie<sup>15</sup>.

Le Comité se démenait, organisant des écoles, des accueils de jour, des orphelinats. Fin 1945, il avait à sa charge mille enfants et avait fondé onze orphelinats<sup>a</sup>. On estime que plus de cinq cents enfants rescapés de la Shoah se retrouvèrent dans les orphelinats du Comité\*.

---

a Il arrivait assez souvent que s'y retrouvent, ne fût-ce que provisoirement, des enfants qui avaient encore leur père ou leur mère, comme la fille de la comédienne Dina Blumenfeld et de l'acteur et metteur en scène Ionas Turkov. Ces derniers ne savaient que faire de leur fille : reprise à une famille polonaise, elle portait une médaille religieuse, faisait le signe de croix et courait tous les jours à l'église. Ils avaient considéré que, dans un orphelinat juif, parmi des enfants de son âge, elle redeviendrait plus facilement elle-même (Ionas Turkov, *En Pologne, après la Libération. L'impossible survie des rescapés juifs*, trad. Maurice Pfeffer, Paris, 2008).

\* L'analyse des fichiers de la Société pour la protection sanitaire de la population juive (Towarzystwo Ochrony Zdrowia, TOZ) auprès du Comité central des Juifs de Pologne des années 1946-1947 révèle que fin 1947, plus de 486 enfants rescapés de la Shoah étaient passés par un orphelinat. Parmi eux,

Le sort des pupilles de l'orphelinat de Cracovie est le mieux connu grâce au livre de Lena Küchler, leur éducatrice, intitulé *My Hundred Children*\*<sup>16</sup>.

La guerre venait juste de prendre fin. Lena Küchler, qui avait été institutrice avant 1939, put sortir de la clandestinité et entamer des études doctorales à l'université Jagellonne. En passant dans la rue Długa, à Cracovie, elle vit deux enfants de trois ans accroupis devant le siège du comité juif et un troisième, plus jeune encore, couché sur le sol. Têtes rasées, plaies purulentes, vêtements sentant l'urine. Les gens passaient sans les voir, préoccupés par leurs propres malheurs.

Elle leur demanda d'où ils venaient. Ils lui répondirent qu'ils avaient été amenés en chariot depuis un couvent et abandonnés là\*\*<sup>17</sup>.

Elle prit l'un des enfants dans ses bras, les deux autres par la main, et réussit à entrer dans le bâtiment, se frayant un chemin parmi les gens qui en faisaient littéralement le siège. Ils étaient venus par dizaines parce que les listes des survivants de Buchenwald et de Mauthausen venaient d'être affichées, qu'ils attendaient des bons alimentaires, qu'on leur avait promis des couvertures ce jour-là, ou parce qu'ils n'avaient nulle part où aller. Elle fut envoyée à l'étage. Cinquante enfants s'y entassaient dans une grande pièce obscure. En la voyant, ils se mirent à crier : « De la soupe !

---

109 s'étaient cachés à la campagne (où la plupart avaient travaillé dans des fermes), 137, en ville (dont 9 sous la protection de leur ancienne nourrice), 62 dans des institutions ecclésiastiques, 45 dans des forêts et des abris souterrains. Soixante-dix avaient été dans des camps allemands. (Irena Kowalska, « Kartoteka TOZ z lat 1946-1947. Żydowskie dzieci uratowane z Holocaustu » [Le fichier de la Société de protection sanitaire, 1946-1947. Les enfants juifs sauvés de la Shoah], *Biuletyn ŻIH*, 1995-1996, n° 3).

\* Plusieurs fois réédité, le livre, traduit de l'hébreu en anglais, a été adapté deux fois à l'écran : une fiction mise en scène par Edwin Sherin (*Lena. My 100 Children*, USA, 1987) et un documentaire d'Amalia Margolis et Oshra Shwartz (*Mea yeladim sheli*, Israël, 2003).

\*\* C'est ce qu'on lit dans son livre où elle donne un récit quelque peu romancé de sa vie. Dans un entretien accordé juste après la guerre, elle dit que le comité a sollicité son aide (Entretien de Daniel P. Boder avec Lena Küchler du 8 septembre 1946, [iit.aviaryplatform.com](http://iit.aviaryplatform.com), [bit.ly/30cJrX1](http://bit.ly/30cJrX1) [consulté le 21.07.2020]).

On a faim ! » L'une des fillettes la griffa jusqu'au sang. La personne qui s'occupait d'eux lui dit : « Je n'ai pas de nourriture pour eux, ni de vêtements, ni de matelas. Ils dorment par terre et dans l'escalier. Les plus âgés vont en ville pour voler et mendier. Les plus petits font pipi et caca n'importe où. Toute la nuit, c'est un enfer – ils ne dorment pas, ils appellent, ils crient. J'en ai assez. C'était plus facile au camp de concentration<sup>18</sup>. »

Lena Küchler se mit au travail avec l'aide de deux petites filles, l'une de huit ans, l'autre un peu plus âgée. « Nous avons lavé, essuyé, frotté et peigné d'abord les plus petits, puis les plus grands. Les enfants n'avaient pas de vêtements de rechange, nous avons un seul peigne pour tous, dit-elle dans son livre. En les lavant, j'examinais leur corps. Aucun des enfants ne paraissait indemne et en bonne santé. Ils avaient beaucoup d'ulcères, de brûlures et de cicatrices. Beaucoup avaient eu les doigts ou les orteils gelés<sup>19</sup>. »

Elle fit le tour du siège du comité. « Le bâtiment abritait une multitude cauchemardesque de rescapés des camps de concentration, malades, infirmes et mourants<sup>20</sup>. » Les personnes les plus gravement atteintes, notamment de tuberculose active, étaient à la cave. Il y avait parmi elles des enfants.

#### 4

En peu de temps, d'asiles de misère et de désespoir qu'ils étaient, les orphelinats juifs se transformèrent en des institutions pédagogiques modernes bien entretenues, grâce à l'argent du *Joint* – organisation d'entraide des Juifs d'Amérique<sup>a</sup>

---

a Au début, le Comité fonctionnait grâce à des emprunts d'État à long terme et des allocations. Avec le temps, le financement fut assuré presque entièrement par le *Joint* (Helena Datner, *Dziecko żydowskie (1944-1968)* [L'enfant juif (1944-1968)], in Monika Adamczyk-Garbowska, Feliks Tych, dir., *Następstwa zagłady Żydów. Polska 1944-2010* [Les conséquences de la destruction des Juifs. Pologne 1944-2010], Lublin, 2012. Une ancienne éducatrice d'un orphelinat d'Otwock a évoqué une rencontre avec des enfants d'un autre orphelinat d'Otwock (ils avaient été invités par le Premier ministre Józef Cyrankiewicz) : « C'était désagréable de voir que nous étions arrivés en tenues américaines, tandis que les autres enfants étaient déguenillés et pauvres » (Noemi Bażanowska, *To był mój dom*.

qui fonctionnait déjà avant la guerre – et à l’effort colossal des éducateurs. Eux-mêmes avaient perdu des enfants ou des proches pendant la guerre, et ce travail était désormais le sens et la mission de leur vie.

Avec les enfants dont elle avait la charge, Lena Küchler quitta Cracovie pour Zakopane, où elle prit la direction de l’orphelinat. On dispose encore du rapport d’inspection de l’automne 1945 : « Presque tous les enfants sont arrivés à l’orphelinat avec de graves traumatismes psychiques, la frayeur dans les yeux, méfiants, apeurés, déprimés et tristes, ou exagérément sûrs d’eux. Les enfants qui ont passé deux ans et demi seuls dans un placard (comme Marysia Zung, depuis l’âge de trois ans), les enfants emmurés ou couchés sous un lit pendant un an et demi, comme le petit Avrum, sans nom de famille, âgé de trois ans, ou Lerner Izydor, âgé de treize ans, sorti depuis quelques semaines seulement d’un réduit dans un grenier où il a passé deux ans et demi, étaient incapables de marcher et de parler, ne savaient pas ce que signifiaient les mots lit, fourchette, toilettes. Ces enfants étaient absolument asociaux, ils rasaient les murs et ne réagissaient pas quand on leur parlait. [...] Il y avait aussi des enfants qui avaient connu sept camps, avaient passé deux ans au camp d’Auschwitz où ils avaient été employés pour sortir les corps de la chambre à gaz, ou auprès des fours crématoires, [...] des enfants qui avaient connu toutes les opérations militaires dans les villes et les villages juifs, traqués, poursuivis, chassés par les champs et les forêts, dans la faim et le froid, des enfants traqués dans les grandes villes par la police et par des maîtres chanteurs improvisés, ou encore des enfants de dix ans ayant vécu les armes à la main, partisans juvéniles, tous ces enfants s’étaient éloignés de leur enfance. [...] Il fallait apporter des soins psychologiques à ces enfants, créer une atmosphère de chaleureuse affection pour adoucir leur âme endurcie. L’orphelinat de Zakopane a parfaitement rempli cette mission<sup>21</sup>. »

---

*Żydowski Dom Dziecka w Krakowie w latach 1945-1957* [C’était ma maison. L’orphelinat juif de Cracovie dans les années 1945-1957], Cracovie-Varsovie, 2011, p. 142.



Lena Kūchler (au milieu) avec les pupilles  
et les éducateurs de l'orphelinat de Zakopane, 1945.

Voici ce que dit Hanna Krall à propos de Luba Blum-Bielicka, directrice d'un autre orphelinat du Comité, à Otwock, où elle s'était retrouvée après la guerre : « Elle avait une idée de la manière dont devait se comporter une petite fille sage, une petite fille de bonne famille. Et cela guidait son travail éducatif. Dès les premiers jours, dès mars 1945. Leçons de musique, danse rythmique, chant, peinture, langues étrangères. Tout. Elle s'y tenait rigoureusement. Couteau, fourchette, tiens-toi droite, les coudes, on ne met pas les coudes sur la table. Le théâtre du quotidien ou de l'ordinaire qu'elle avait institué à Otwock était la seule forme, ou formule, selon laquelle il était possible de continuer à vivre<sup>a22</sup>. »

---

a Luba Blum-Bielicka, militante du Bund avant la guerre, était la directrice de l'école d'infirmières du ghetto de Varsovie. Son mari, Abrasha Blum, appartenait à l'Organisation juive de combat (Żydowska Organizacja Bojowa).

Certains enfants trouvaient eux-mêmes le chemin du comité local. D'autres étaient amenés par leurs logeurs, c'est-à-dire les personnes qui les avaient cachés pendant la guerre et qui les laissaient parfois avec peine, disant qu'elles auraient voulu les élever comme les leurs, mais qu'elles étaient trop pauvres pour les nourrir. Il arrivait aussi que les enfants soient traités comme une marchandise.

Ionas Turkov parle d'une paysanne qui était venue au comité de Lublin. « J'ai entendu des voisins dire que vous achetiez des enfants juifs. J'en ai un dans une cage. » Elle ouvrit une caisse où gisait un enfant de trois ans déformé – il ne marchait, ne parlait ni ne communiquait en aucune manière. Elle se justifiait, disant que l'enfant, âgé de quelques mois, lui avait été confié par ses parents, mais que craignant d'être dénoncée par ses voisins, elle l'avait enfermé au grenier dans une caisse où elle avait pratiqué des trous pour qu'il puisse respirer et par lesquels elle lui passait de la nourriture<sup>23</sup>.

En 1945, Kùchler vit arriver au siège du comité de Cracovie une femme avec un enfant en pleurs.

« – Je suis venue chercher la rémunération que sa mère m'a promise, 100 000 zlotys et une maison en ville, déclara-t-elle.

– Maman, maman, s'il te plaît, ne me laisse pas avec eux. J'ai peur, suppliait la fillette de quatre ou cinq ans.

– Va-t'en, laisse-moi, sauvageonne. J'en ai assez de toi, dit la femme en la repoussant.

– Nous n'avons pas d'argent ! Vous pensez que nous sommes sortis d'Auschwitz avec des coffres remplis d'or ? C'est ce que vous pensez ? s'écria le président du comité.

– Vous, les Juifs, vous avez toujours eu de l'argent. Sans paiement, je ne la vends pas. Elle repart avec moi », vociféra la femme.

Lena Kùchler lui demanda ce qu'il adviendrait de l'enfant.

« Elle fera ce qu'elle a fait jusqu'à présent : elle mènera les vaches. Pour les quelques patates et le peu d'eau qu'elle me coûte, je l'aurai sous la main et j'attendrai sa mère. Elle viendra peut-être quand même la reprendre<sup>24</sup>. »

---

Il prit part au soulèvement du ghetto, il est tombé après le soulèvement du « côté aryen ».

Küchler demanda au concierge d'appeler la milice citoyenne. Effrayée, la femme leur remit l'enfant en pleurs. En échange, le comité lui donna un peu de sucre et en promit davantage.

Des parents qui avaient pu quitter le pays s'inquiétaient pour les enfants et donnaient diverses indications. Ils suppliaient le Comité de les aider à les retrouver. On ne peut pas dire que le Comité ait fait *tout* son possible, mais il a au moins essayé de faire *quelque chose*. Il envoyait des lettres aux familles polonaises, aux maires des villes et des villages s'il avait connaissance du lieu où se trouvaient les enfants. Parfois, il demandait à un comité local de s'informer sur place.

Certaines affaires nécessitaient une intervention ferme. « Veuillez nous donner la possibilité de récupérer les enfants dont la liste est jointe à la présente. Ces enfants seront placés dans les orphelinats du Comité central des Juifs de Pologne », écrivait en mars 1946 le Comité au Premier ministre de l'époque<sup>25</sup>. L'organisation avait dressé une « Liste des enfants qu'il faut reprendre aux Polonais qui les ont cachés », en tout, huit noms. Parmi les logeurs se trouvait une femme qui exigeait 1 000 dollars pour révéler l'adresse de l'enfant, une autre qui refusait de remettre une fillette de huit ans, pâle et chétive, tant que son oncle ne déposerait pas une certaine somme dans une banque suisse, une troisième, « elle, hystérique, lui, alcoolique. Les conditions dans lesquelles a vécu l'enfant sont très dures, la petite s'évanouit souvent, toussé. Le prix du rachat croît de jour en jour<sup>26</sup>. »

Il n'y a pas de données pour 1945, mais dans son rapport de 1946, le Comité indique avoir repris à des Polonais vingt-cinq enfants, dont vingt contre rétribution. Il n'avait pas réussi à localiser deux cent trois enfants réclamés par leurs familles<sup>27</sup><sup>28</sup>. D'après le rapport de 1947, « 353 affaires sont en cours de règlement, les logeurs exigent des sommes exorbitantes, et refusent souvent aux enfants d'entrer en contact avec leur famille proche. »

La « liste nominative des enfants sauvés par des Polonais et remis au Comité central des Juifs de Pologne dans les années 1945-1959 » fait état de cent quarante-sept enfants<sup>29</sup>. On ignore combien d'entre eux avaient été rachetés par le Comité.

Le Comité intervenait lorsqu'il constatait une maltraitance. Si ce n'était pas le cas et si les Polonais qui avaient caché l'enfant



pendant la guerre souhaitaient qu'il reste chez eux, il ne s'y opposait pas. Il fournissait de l'aide, des vivres, des vêtements. Il n'était pas rare que les enfants eux-mêmes, s'ils avaient déjà un certain âge, se présentent à une section locale du Comité afin de demander un soutien matériel pour leurs logeurs. Le Comité considérait que, du moment qu'un enfant avait trouvé une famille, il convenait de remercier cette dernière et de lui venir en aide. Cela faisait toujours un enfant de moins à nourrir et à soigner, alors qu'il manquait de bras et de moyens pour les enfants qui étaient déjà sous sa responsabilité. Assez rapidement, le Comité se mit à verser à ces familles une allocation pour l'entretien de ces enfants, de 1 000 à 2 000 zlotys. C'étaient des sommes importantes, sachant qu'un kilo de pain coûtait entre 15 et 25 zlotys.

Les sionistes et les Juifs religieux qui œuvraient dans les partis et organisations extérieurs au Comité avaient une tout autre approche de la question. Ils considéraient que chaque enfant survivant constituait un don inestimable pour le peuple juif et qu'il fallait absolument l'enlever à la famille polonaise pour lui donner une éducation juive. Ils recueillaient des fonds pour racheter les enfants et collectaient des informations sur les enfants recherchés et leurs logeurs. Avec le temps, pour ne pas laisser le champ libre à ses ennemis idéologiques, le Comité se mit à rechercher plus activement les enfants afin de les racheter et de les placer dans ses orphelinats. Mais il le faisait sans ardeur, ne considérant pas que ce fût là sa principale mission. Ce n'est qu'au bout de deux ans qu'il se décida à employer le héros de ce livre, Leib Majzels, pour lui demander de sillonner le pays à la recherche des enfants.

## 6

Les orphelinats juifs qui fonctionnèrent en Pologne pendant les premières années de l'après-guerre se répartissaient en trois catégories :

– La majorité d'entre eux étaient gérés par le Comité. Les enfants y recevaient une éducation laïque, on leur inculquait l'idée qu'ils étaient des Juifs dont la patrie était la République populaire de Pologne.

– Les établissements qui appartenaient à la Coordination chargée du sauvetage des enfants et de la jeunesse, organisation sioniste fondée en 1944 dont le but était d’organiser le départ des orphelins juifs vers la Palestine. Dans ces institutions, les enfants apprenaient à rêver d’Israël, le futur État juif.

– Les orphelinats dirigés par les Congrégations religieuses juives<sup>30</sup> où le plus important était l’éducation religieuse et l’inculcation de l’amour pour la Terre d’Israël, patrie des ancêtres.

La vie des enfants prendrait une voie radicalement différente selon l’orphelinat où ils se retrouvaient.

Ceux qui étaient dans les établissements du Comité resteraient en Pologne, au moins dans un premier temps, sauf en cas de fortes pressions de la part de la famille installée à l’étranger.

Ceux qui s’étaient retrouvés dans les institutions de la Coordination n’auraient qu’un seul but, la Palestine. Traversant clandestinement la frontière, ils l’atteindraient après une longue errance, en tout cas après la création de l’État d’Israël, en 1948.

Ceux qui avaient été confiés à des organisations religieuses quitteraient aussi la Pologne, parfois pour Israël, mais plus souvent pour la Grande-Bretagne, la France, le Canada, les États-Unis, où existaient d’importantes communautés de Juifs orthodoxes et des familles prêtes à les accueillir.

Il arrivait qu’un oncle ou une tante vivant à l’étranger demande que l’enfant soit placé dans un orphelinat donné, mais en général, le hasard décidait de l’institution qui parvenait à « gagner » un enfant.

Il m’est arrivé par le passé de lire des travaux sur les partis et organisations sociales juives d’après-guerre, mais ils ne suscitaient pas mon intérêt. Le monde juif chamarré de la Pologne d’avant-guerre, rempli de partis, d’associations et de clubs prodigieusement actifs avait disparu, et les survivants menaient toujours les mêmes débats devenus vains. Les représentants du Bund continuaient à combattre les sionistes et à s’exprimer au nom des « masses juives » – oui, mais où étaient ces masses ? De tels débats ont pris de l’importance à mes yeux depuis que je retrace l’histoire des enfants rescapés. Le sort des enfants dépendait du rapport de force entre les partis et organisations juifs.

« Le bâtiment de la rue Długa, écrit Lena Küchler à propos de l'orphelinat de Cracovie, n'était que le prolongement de ce que les enfants connaissaient depuis des années. Par conséquent, ils ressentaient toujours le besoin de se cacher, de mentir, de survivre à tout prix. La plupart se souciaient exclusivement d'eux-mêmes. Peu nombreux étaient ceux qui s'intéressaient à qui que ce soit d'autre, à l'exception des fratries qui faisaient bloc et s'assistaient mutuellement<sup>31</sup>. »

Ne pas être juif. Ne jamais rien dire à personne. Mentir. Toujours se méfier. Réciter les prières chrétiennes sans hésiter. Tout ce qu'ils avaient appris était-il devenu inutile ? Ils plaquaient sur leur nouvelle situation – à savoir l'orphelinat auquel ils avaient été confiés souvent contre leur gré – la connaissance du monde qu'ils avaient acquise. « Quel sera notre travail ? » demandaient-ils en allant à l'école. Bon nombre d'entre eux, âgés de six ou sept ans, avaient travaillé dur dans les fermes de leurs logeurs.

« L'enfant reste debout ou s'assoit sur une chaise, il est mal à l'aise, écrivait un membre de la Congrégation. Il ne sait pas ce qu'il va devenir, ce qu'on va lui faire dans ce nouvel endroit et quel travail il devra effectuer, parce qu'il n'imagine pas être nourri et vêtu pour rien. S'il est très petit, il ne se rend pas compte qu'il existe un autre monde que celui où il a été placé de force. Il est désorienté et voudrait retourner là d'où il est venu<sup>32</sup>. »

« Les atteintes à la santé mentale et les souffrances morales étaient plus graves que les maladies physiques, écrivait à propos de ses pupilles Nesia Orlovich-Reznik, éducatrice dans l'un des établissements de la Coopération. Je ne m'inquiétais pas tant pour leur pâleur et leurs blessures corporelles, mais je cherchais la manière d'apaiser la peur dans leurs yeux, de les délivrer de leurs cauchemars<sup>33</sup>. »

L'hostilité de l'environnement polonais à laquelle se heurtaient les enfants ne facilitait pas les choses.

À Lublin, ils vivaient dans la crainte des agressions, ils avaient peur de sortir dans la rue, écrit Ionas Turkov. Pour leur sécurité, l'orphelinat fut transféré en Basse-Silésie<sup>34</sup>.

L'orphelinat d'Otwock fut attaqué plusieurs fois, et les soldats juifs de l'Armée rouge s'organisèrent pour le défendre<sup>35</sup>.

À Chorzów, après une attaque menée par un groupe d'hommes, l'entrée et le toit de l'orphelinat furent surveillés par quelques soldats soviétiques stationnés dans les environs<sup>36</sup>.

À Cracovie, les enfants ne pouvaient pas sortir parce qu'on leur lançait des pierres. Seuls les plus âgés s'y risquaient, mais chacun était armé d'un long couteau<sup>37</sup>.

« Il est rapidement devenu clair qu'une partie de la population polonaise ne s'était pas encore faite à l'idée qu'une poignée de Juifs avaient survécu, écrivait Maria Hochberg-Mariańska en recueillant les témoignages des survivants. Les gens avaient assisté durant tant d'années à des massacres impunis, à la mort quotidienne, à la traque de l'innocent, qu'ils considéraient sa volonté de survivre comme un forfait de Juif à ajouter à toute une série de "crimes". Le poison de ces temps-là flottait encore dans l'air. Les enfants parlaient avec amertume de ce qu'ils vivaient quotidiennement en revenant de l'école, de promenade, du cinéma ou des courses. Ils étaient si profondément blessés et las. À la fin, ils ne voulaient même plus parler des problèmes qu'ils rencontraient, ils les gardaient pour eux<sup>38</sup>. »

Le rapport du Bureau gouvernemental chargé de l'aide à la population juive d'août 1945 parle d'un « nombre croissant chaque jour de victimes juives » et cite les cas d'un seul mois : à Radom, où « des tracts demandaient aux Juifs de quitter la ville avant le 15.08 courant, mais déjà avant cette date, le 10.08, une coopérative juive de couture et de cordonnerie avait été attaquée, et les 4 Juifs présents sur les lieux pendant l'agression, assassinés<sup>a</sup> » ; à Cracovie, où, le 11 août « a eu lieu

---

a Dans les locaux de la coopérative de couture et de cordonnerie « Praca » [Travail] furent assassinés Aron Getlach, Bela Appel, Józef Gutman et Tanchem Gutamn. Bela, âgée de dix-neuf ans, « gisait dans le couloir, les mains attachées, lardée de coups de couteau au-dessus des mollets et tuée d'une balle dans la nuque ». Les autres furent également tués avec une cruauté particulière. Rien n'a été volé. Józef, âgé de dix-neuf ans, que Bela avait épousé récemment, mourut le lendemain à l'hôpital (Łukasz Krzyżanowski, *Dom, którego nie było. Powroty ocalałych do przedwojennego miasta* [La maison qui n'existait pas. Le retour des survivants dans leur ville d'avant-guerre], Wołowiec, Czarne, 2018, p. 132-136.)

un pogrome proprement dit, des hommes, des femmes et des enfants juifs ayant été battus et blessés » ; à Chełm, où « depuis quelque temps des invalides de guerre agressent la population juive, cinq personnes ont été grièvement blessées, et de nombreuses autres, légèrement » ; à Zwoleń, où Abram Aron Tajtelbaum « a été entraîné dans la forêt et y a disparu sans laisser de traces », et où trois Juifs qui se rendaient au marché ont été assassinés ; enfin, à l'orphelinat de Rabka où « ont lieu des incidents des plus regrettables<sup>39</sup> ».

## 8

L'attaque de Rabka est décrite par Lena Küchler. Tout avait bien commencé : les enfants de Cracovie devaient aller à la montagne – les malades à Rabka\*, les moins atteints, à Zakopane. Ce voyage d'à peine plus de cent kilomètres se révéla être un immense défi. Les enfants étaient faibles, tant physiquement que psychiquement, les traumatismes récents resurgissaient. Un médecin vint pour les ausculter et décider à quel endroit il fallait les envoyer. Quelqu'un lâcha par inadvertance le mot de « sélection » et les enfants se sauvèrent aussitôt.

Ils ne ressortirent de leurs cachettes que dans la soirée, poussés par la faim. Au moment du départ, des camions bâchés



Les pupilles Nahum Bogner et Izio Neumann posent avec des fusils, faisant mine d'appartenir à la garde qui protégeait l'orphelinat de Zakopane, octobre 1945. Il y en avait effectivement une, par crainte des attaques ; les jeunes d'un certain âge pouvaient en faire partie, après la formation adéquate.

---

\* « Compte tenu du grand nombre d'enfants faibles, anémiques, scrofuleux et d'un certain nombre d'enfants atteints de tuberculose osseuse, nous avons mis en place à Rabka un centre à caractère éducatif et médical. » (Programme du Comité central des Juifs de Pologne pour le mois de mai 1945, AŻIH 303/1/7). Les enfants « scrofuleux » étaient, selon la terminologie de l'époque, ceux qui étaient atteints de tuberculose ganglionnaire, caractérisée par la tuméfaction et la suppuration des ganglions.